

Culture

Takie Sugiyama LEBRA (édit.), Japanese Social Organization, Honolulu, University of Hawaii Press, 1992, XI+236 p., index

Bernard Bernier



Volume 13, Number 1, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081417ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081417ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernier, B. (1993). Review of [Takie Sugiyama LEBRA (édit.), Japanese Social Organization, Honolulu, University of Hawaii Press, 1992, XI+236 p., index]. *Culture*, 13(1), 112–113. <https://doi.org/10.7202/1081417ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

étrangère à l'action que j'y ai exercée. J'ai ressenti une certaine frustration à l'analyse sommaire de la crise amérindienne du Québec à l'été 1990. Elle m'a semblé accorder une place prépondérante aux vues exprimées dans la presse anglophone de l'époque. Les vues de la presse francophone divergent sur plus d'un point. Même dans nos disciplines, l'action des deux solitudes ne passe pas inaperçue! Mais, au fait, connaissons-nous jamais la vérité? En dépit de ces quelques observations critiques, j'estime que cet ouvrage est pondéré dans ses jugements et mérite d'être classé parmi les classiques sur les conditions sociohistoriques et contemporaines de l'aventure amérindienne au Canada dans sa longue marche vers l'autonomie gouvernementale.

Takie Sugiyama LEBRA (édit.), *Japanese Social Organization*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1992, XI+236 p., index.

Par Bernard Bernier
Université de Montréal

Cette collection d'articles, tous appuyés sur des recherches récentes, échappe en bonne partie à la tendance à la simplification qui caractérise une portion importante des études sur la culture et la société japonaises, tant en anglais qu'en japonais. En effet, les sept contributeurs, six femmes et un homme, présentent globalement un image différente, plus différenciée, plus conflictuelle, moins homogène, de la façon dont la société japonaise est organisée, et ce parce que la plupart d'entre eux ont adopté une conception complexe du lien entre culture et organisation sociale. En effet, au moins quatre des sept auteurs (Diane Bethel, Theodore Bestor, Tomoko Hamada, Jennifer Robertson) n'adhèrent pas à la conception courante de la culture japonaise comme ensemble de normes qui s'imposent de l'extérieur aux personnes et qui constituent la cause finale de la forme que prennent les organisations au Japon. Cette approche différente, plus historique et constructiviste, donne au livre une originalité certaine, surtout si on le compare à la majorité des collections antérieures d'articles sur des sujets semblables (une comparaison que R.J. Smith fait dans la préface de l'ouvrage). Mais deux auteurs (Mary Brinton et Patricia Steinhoff) n'échappent pas complètement au culturalisme strict et la dernière (Takie Lebra) ne parle pas de culture comme tel.

L'originalité de cette collection vient aussi des sujets traités : l'organisation spatiales des maisons de noblesse japonaise dans l'avant-guerre (Lebra), la construction socioculturelle du sexe, du genre et de la sexualité dans une troupe de théâtre de variétés, composée entièrement de femmes (Robertson), la carrière et les représentations des cadres japonais d'une filiale américaine d'une grande entreprise japonaise (Hamada), l'organisation d'une maison de retraités (Bethel), les conflits et la construction de la tradition dans un quartier de Tokyo (Bestor), le processus par lequel les membres d'un groupe d'extrême-gauche, l'Armée rouge, en sont arrivés à se massacrer entre eux au début des années 1970 (Steinhoff). Seul l'article de Brinton portant sur le cycle de vie des femmes traite d'un sujet conventionnel.

Les articles de Robertson et de Hamada sont à mon avis les plus originaux et les plus remarquables. Ces deux auteurs analysent comment les rôles sociaux et les représentations de soi sont construits selon les situations, en utilisant, et en modifiant par la même occasion, des schèmes culturels et organisationnels présents dans la société japonaise (et même, dans le cas de Robertson, imposées par l'idéologie officielle). Robertson utilise son analyse de la construction du genre dans le théâtre Takarazuka pour mettre à jour les éléments construits du rôle féminin dans la société japonaise actuelle et dans l'avant-guerre.

Les analyses de Steinhoff et Brinton sont moins originales en bonne partie parce qu'elles admettent avec moins d'esprit critique les stéréotypes sur la société japonaise : esprit de groupe et décision par consensus (Steinhoff); travail masculin dans les grandes entreprises avec sécurité d'emploi présenté comme norme, et postulat de l'exclusion des femmes du marché du travail au moment du mariage ou, à tout le moins, à la naissance du premier enfant (Brinton), alors que les données statistiques nous disent que seulement 30 % environ des hommes travaillent, y compris une certaine proportion de femmes avec des petits enfants. Steinhoff fait aussi appel à des processus psychosociologiques «universels», comme la création de boucs émissaires ou la dissonance cognitive, qu'elle combine à des schèmes de la culture japonaise pour fournir une «explication» pas toujours convaincante du processus menant au massacre dans l'Armée rouge. Ces deux articles comportent tout de même des points positifs: celui de Brinton montre comment, en comparaison des femmes américaines, la trajectoire des

femmes japonaises au cours de leur vie a tendance à suivre des étapes plus strictes; celui de Steinhoff montre comment l'idéologie et l'aptitude à l'utiliser ont joué un rôle majeur dans l'histoire de l'Armée rouge.

Les articles de Lebra et Bethel sont intéressants en ce qu'ils nous donnent une description de milieux sociaux très peu connus. Lebra fait une analyse lévi-straussienne de l'intérieur des maisons de noblesse, en fonction des oppositions intérieur/extérieur, haut/bas et devant/derrière, alors que Bethel décrit le régime et l'organisation sociale d'une maison de retraités, en insistant sur la hiérarchie fondée sur l'âge et sur la solidarité de tous contre les règlements et contre les surveillants les plus sévères. Bestor, qui reprend en partie une analyse présentée dans un livre antérieur, nous montre comment la tradition est construite et comment elle sert de moyens de concurrence entre groupes d'âge et groupes sociaux dans un quartier urbain actuel. La description d'un rite de quartier, dans ses aspects sociaux internes et externes, nous donne une image très vivante de la vie urbaine actuelle.

Ce livre constitue une addition importante à la littérature sur le Japon en langue étrangères. À cause du style de présentation et des implications théoriques de certains articles, il peut servir autant aux spécialistes du Japon, qui pourront l'utiliser comme texte dans des cours sur la société et la culture japonaise actuelle, qu'aux anthropologues intéressés par des problèmes de culture et d'organisation sociale.

Ivan KARP, Christine Mullen KREAMER and Steven D. LEVINE (eds.). *Museums and Communities, The Politics of Public Culture*. Washington D.C. / London (Smithsonian Institution Press), 1992, 614 p.

Par Andrea Havenschild

Qui peut parler au nom d'une communauté et qui est donc en mesure de l'interpréter et de la représenter publiquement?

Le livre *Museum and Communities. The Politics of Public Culture* nous démontre que la réponse, s'il y en a une, n'est pas simple. Une vingtaine de textes nous donnent matière à réflexion.

Comme la notion de "communauté" est prise dans son sens le plus large, ce livre est un excellent outil de sensibilisation pour tous les muséologues, qu'ils soient gestionnaires, conservateurs ou éducateurs, que leur musée soit communautaire, régional ou national, toutes disciplines confondues. La problématique les concerne tous!

Les textes réunis dans *Museums and Communities* sont basés sur des communications présentées lors de la conférence du même titre, tenue au International Center de la Smithsonian Institution, en mars 1990. Cette conférence était la deuxième portant sur la problématique de la représentation en milieu muséal, précédée, en 1988, par *Exhibiting Cultures* (1). Dans l'introduction de *Museum and Communities*, Ivan Karp résume le premier débat en décrivant l'exposition comme arène politique, c'est-à-dire un lieu consacré à l'affirmation et à la contestation d'identités culturelles multiples.

Museums and Communities approfondit cette problématique en éclairant, sous de nombreux angles, les relations que les musées entretiennent avec leur communautés respectives. Les autres nous font part d'un changement majeur: le public passif devient une communauté active faisant valoir son droit de parole et exerçant son pouvoir.

Museums and Communities est divisé en trois parties, chacune précédée par une introduction résumant les idées clés de chacun des articles. La première partie introduite par Ivan Karp, porte sur l'identité socio-culturelle et son expression publique.

L'essai d'Arjun Appadurai et Carol A. Breckenridge traite des diverses formes de culture publique en Inde, en soulignant les influences mutuelles, au niveau local, national et international.

Barry Gaither nous trace l'histoire d'exclusion de la culture publique à laquelle ont fait face les Afro-Américains. Cette non-représentation a d'abord cédé la place à l'auto-représentation par des musées communautaires, supposément en étroite liaison avec la communauté. Gaither nous fait voir cependant que même une communauté restreinte peut être très diversifiée de l'intérieur. Un musée communautaire doit donc lui-aussi laisser de la place pour l'expression d'identités multiples.

Guillermo Gomez-Pena, artiste oeuvrant sur les relations mexico-américaines, opte pour le dépassement des frontières identitaires, ce qui serait plus adapté aux réalités fracturées et complexes que nous